

PIERRE SAUREL

# Cent contre un



BeQ

**Pierre Saurel**

L'agent IXE-13 # 011

**Cent contre un**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 267 : version 1.0

# **Centre contre un**

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

# I

Notre espion canadien, IXE-13, ne cessait de remporter victoire sur victoire.

Il accomplissait toujours avec succès les missions qu'on lui confiait.

Une fois de plus, il avait réussi.

Pour obéir à ses chefs, IXE-13 s'était rendu en Allemagne.

Là, il avait pris la place d'un jeune Allemand, Herman Roberterg.

Herman lui ressemblait étrangement.

De plus, il était le fils du fameux Flanko Roberterg, l'inventeur le plus célèbre des nazis.

IXE-13 avait eu pour mission de lui voler sa nouvelle invention, soit un gaz secret.

IXE-13 avait bien travaillé.

Il était parvenu jusqu'au bout de sa tâche.

Mais comme il allait s'emparer de cette fameuse formule chimique, au cours d'une bataille avec le père Flanko, une bougie fut renversée, mettant le feu à l'appartement.

IXE-13 n'avait eu que le temps de se sauver.

Le fameux secret périssait dans le feu.

L'espion canadien avait sauté dans la voiture des Roberterg.

Quelques secondes plus tard, la maison du père Flanko sautait.

L'inventeur emportait son secret dans la tombe.

Après d'actives recherches, les officiers de l'armée nazie s'aperçurent bien qu'il y avait eu trahison du côté d'Herman Roberterg.

Les Allemands étaient presque sûrs d'une chose :

– Ce n'était pas le vrai Herman ! Ce devait être un espion !

Aussitôt des milliers de messages furent envoyés dans toutes les directions de

l'Allemagne.

On donnait l'ordre d'arrêter toute voiture répondant au signalement de celle que conduisait IXE-13.

Mais où notre héros était-il rendu ?

Qu'avait-il fait en quittant la maison du père Flanko ?

Était-il rendu assez loin pour ne pas se faire rattraper ?

Aussitôt qu'il fut sur la route, IXE-13 s'enfuit à toute vitesse.

Il ne savait du tout que faire.

Où aller ?

Il l'ignorait.

Mais ce qui importait pour le moment, c'était de mettre le plus de distance possible entre lui et les Allemands.

IXE-13 aurait bien pu se diriger tout de suite vers les lignes.

De plus, il avait toujours sur lui un petit calepin contenant les adresses de personnes qui étaient prêtes à aider nos alliés.

Il aurait bien pu se diriger vers leurs demeures hospitalières.

Mais il ne voulait pas trop s'éloigner.

Il voulait se cacher dans un endroit sûr et attendre.

Mais attendre quoi ?

– Le résultat de l'explosion. Si le père Flanko n'est pas mort dans l'explosion, ma mission n'est pas complète et il faudra retourner pour la terminer.

Soudain, IXE-13 tressaillit.

Sur la route, en avant de lui, il vit venir une motocyclette.

La moto approchait.

IXE-13 aperçut la casquette du soldat nazi.

– Les Allemands auraient-ils déjà tout découvert ?

Mais le nazi ne semblait pas vouloir arrêter

IXE-13.

C'est alors que l'espion eut une idée.

– Hé ! cria-t-il.

Le soldat arrêta sa moto.

IXE-13 en fit de même avec sa voiture.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'officier.

IXE-13 descendit de voiture.

– Je voudrais un renseignement.

Il s'approcha de la moto.

Il tenait sa main dans la poche arrière de son pantalon.

– Que voulez-vous savoir ?

– Pouvez-vous me dire si je suis sur la bonne route pour...

L'Allemand n'eut pas le temps de prévenir le coup.

Il sentit quelque chose lui brûler la tête et il tomba de sa moto.

IXE-13 ne perdit pas de temps.

Il releva le soldat nazi.



Il le traîna près de sa voiture.

Là, il le dévêtit vivement.

IXE-13 endossa le costume du motocycliste.

Puis il passa le sien au soldat.

Ensuite il souleva le nazi et le plaça sur le siège de la voiture.

IXE-13 regarda autour de lui.

Il n'y avait personne.

La voiture était justement stationnée dans une petite côte.

Au bas, à droite, il y avait un gros arbre.

IXE-13 plaça le pied du soldat sur l'accélérateur.

Puis il mit la voiture en marche en ayant eu soin de tourner légèrement les roues vers le côté droit.

L'automobile partit en trombe.

Elle dévala rapidement la côte.

IXE-13 sauta sur la moto.

Soudain un bruit terrible se répercuta dans

l'air.

La voiture venait de toucher le gros arbre. De plus, elle venait de prendre feu.

IXE-13 passa à deux pas de là, sans s'arrêter.

– Bravo, s'écria-t-il. Les Allemands n'y verront que du feu !

Sans doute, le soldat à l'intérieur serait brûlé.

On ne pourrait le reconnaître que par ses vêtements ou par l'identification de sa voiture.

– Les nazis vont croire que je suis mort !

IXE-13 approchait d'un autre village.

Il jugea à propos qu'il était presque temps de changer un peu sa physionomie.

Il s'arrêta devant une sorte d'auberge.

À la porte, on pouvait lire :

– Hôtel Remstach !

IXE-13 entra.

L'homme au comptoir, apercevant le soldat nazi, leva le bras :

– Heil Hitler !

IXE-13 lui répondit :

– Heil Hitler !

– Que puis-je faire pour vous ?

– Je reviens d'un long voyage.

– Vous voulez vous reposer ici ?

– Oui et non.

– Comment cela ?

– Ce que je veux surtout, c'est faire ma toilette. Je veux que vous me trouviez un barbier qui pourra me faire la barbe et me couper les cheveux.

– Vous allez prendre une chambre ?

– Oui, oui.

– Je vais vous trouver le barbier.

IXE-13 s'enregistra.

Il écrivit un nom pris au hasard.

Puis le commis vint le reconduire à sa chambre.

– Je prends mon bain, dit IXE-13 ; pendant ce temps-là, allez me chercher le barbier.

– Bien.

Le commis se dirigea vers la porte :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

Il sortit.

IXE-13 se déshabilla aussitôt.

Il emplit la baignoire d'une bonne eau tiède et s'y plongea à plusieurs reprises.

Lorsqu'il ressortit de la chambre de bain, notre espion se sentait comme un homme nouveau.

Il avait besoin de récupérer ses forces, car il savait fort bien qu'il en aurait encore de besoin avant de pouvoir sortir d'Allemagne.

Soudain on frappa à la porte.

– Qui est là ? demanda l'espion.

– C'est moi, le barbier.

– Bon.

IXE-13 se dirigea vers la porte.

Il l'ouvrit.

Un homme portant une petite valise apparut.

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

En levant son bras pour saluer, l'homme fit basculer sa valise.

Les ciseaux, brosse, etc... s'écrasèrent sur le plancher.

Le petit homme se pencha vivement.

– Excusez-moi... excusez-moi... la valise ferme mal, ce n'est pas de ma faute... mais je n'ai pas d'argent pour m'en acheter une autre... excusez-moi.

– Oui, ramassez ça vite et mettez-vous à l'ouvrage.

Et le barbier commença son opération.

IXE-13 se demandait s'il lui resterait encore un morceau de figure lorsque le petit vieux aurait terminé son opération sanglante.

Mais après lui avoir tailladé la figure à cinq ou six places, le petit vieux leva la tête.

– J'ai fini pour la barbe. Les cheveux ?

– Oui.

IXE-13 soupira :

– S’il peut être meilleur là-dedans que dans la barbe.

IXE-13 regrettait de ne pas avoir eu son propre rasoir.

Il se serait rasé lui-même.

Mais le petit vieux n’était pas trop mal comme barbier.

Lorsqu’il eut terminé, IXE-13 ressemblait beaucoup moins à Herman Roberterg.

Oh, il y avait bien encore quelques points semblables, mais IXE-13 était redevenu le véritable Jean Thibault.

Les cheveux coupés en brosse, l’œil dur, et la figure sans barbe et moustache, c’était là le portrait de notre héros.

Mais IXE-13 réussira-t-il à retrouver sa complète liberté ?

Comment fera-t-il pour regagner les pays libres ?

## II

Le sergent Vantropp était en charge d'un petit poste de campagne.

Soudain un télégraphiste s'avança vers lui :

– Sergent ! Sergent ?

– Ya !

– Nous venons de recevoir un message très important. Vous connaissez le grand savant Flanko Roberterg ?

– Oui.

– Eh bien, il est mort. On dit plutôt qu'il a été tué.

– Ah !

– Et l'on croit que sa fameuse invention, son gaz chimique, a été volée.

– Volée, par qui ?

– Par un espion. Nous avons son signalement.

Il s'est enfui dans l'automobile de Roberterg.

Le télégraphiste tendit une feuille au sergent.

– Voici les renseignements, sergent.

Le sergent prit la feuille.

Il la lut.

Puis il réunit ses hommes.

Il leur dit :

– Nous allons fermer la route ici. Je vais laisser trois hommes en garde. Examinez bien toutes les voitures. Tant qu'aux autres, nous allons patrouiller la région chacun de notre côté.

Quelques secondes plus tard, la route était fermée.

Deux par deux, les soldats partaient en voiture pour examiner les alentours.

Le sergent était monté dans un petit camion en compagnie d'un soldat du nom de Carl.

Ils roulèrent sur une route pendant environ vingt minutes.

Ils n'avaient rencontré aucune voiture.



– Prends cette route-là, dit le sergent.

– Bien.

La voiture tourna à un carrefour.

Elle s'engagea sur une route de campagne.

IXE-13 croyait que le soldat nazi qu'il avait mis dans la voiture était bel et bien assommé à tout jamais.

Mais il n'était qu'étourdi.

Lorsque la voiture dans laquelle il se trouvait se mit à descendre la côte, le soldat ouvrit les yeux.

Il essaya de contrôler la machine.

Impossible.

Il était rendu sur l'arbre.

Il essaya de se protéger le mieux qu'il pouvait.

Le choc fut terrible.

Le soldat fut projeté hors de la voiture.

Il tomba dans le champ voisin.

Lorsqu'il reprit connaissance, il aperçut l'automobile qui flambait.

– Ah, ah, c'est un traître, il a voulu me tuer, mais il va s'apercevoir que Fritz Carbrounk n'est pas mort.

Il essaya de se relever.

Mais sa jambe le faisait terriblement souffrir.

Il ne pouvait se porter.

– Oh ! J'ai dû me casser une jambe. Mein Gott.

Il essaya de se traîner quelque peu.

Il approchait de l'endroit du sinistre.

Mais sa tête aussi le faisait souffrir.

Il se sentit étourdi.

Il ferma les yeux.

Et soudain tout s'embrouilla autour de lui.

Il perdit de nouveau connaissance.

Le sergent et Carl filaient toujours sur la route.

– Il ne doit pas être venu dans ce bout-ci.

– Préférez-vous retourner, sergent ?

– Tu peux continuer plus avant, nous arriverons bientôt au prochain village ; là, nous pourrions interroger.

– C'est une idée. Ils continuèrent en ligne droite. Soudain Carl s'écria :

– Qu'est-ce que c'est ça ?

– Quoi ?

Là, en bas de la côte, près de l'arbre ?

– Un accident.

– On dirait bien.

– Allons-y.

Le camion descendit.

Il stoppa au pied de l'arbre.

– Une automobile.

Le sergent s'écria :

– C'est la même marque que celle de Roberterg.

– Si c'était elle ?

Carl demanda :

– Vous avez le numéro ?

– De la licence ?

– Oui.

– Nous ne l'avons pas. Madame Roberterg n'avait pas bonne souvenance et n'a pu le donner.

– Descendons.

Les deux hommes sortirent du camion.

Ils se dirigèrent vers l'arbre.

– L'automobile a dû prendre en feu.

– Il ne reste que des cendres, ou presque.

Ils examinèrent vivement les alentours.

– Il n'y a personne à l'intérieur.

Le sergent ordonna :

– Examinons les alentours, il peut être tombé au loin.

Les deux hommes se mirent à tourner en cercle autour de la voiture.

Carl s'était dirigé en direction du champ.

Tout à coup il aperçut une forme par terre.

Il cria aussitôt :

– Sergent ! Sergent !

– Quoi ?

– Vite, venez ici ! J'ai trouvé quelqu'un.

– Bien !

Le sergent accourut de toute la vitesse de ses jambes.

– Un homme ?

– Oui.

– Il est mort ?

– Je ne sais pas.

Le sergent se pencha sur le corps de Fritz.

– Non, dit-il, il vit !

– Il n'est que blessé ?

– Oui.

Le sergent ordonna :

– Transportons-le.

– Bien.

Ils le prirent par la tête et par les pieds.

Ils l'emmenèrent jusqu'au camion.

Ils l'installèrent sur le siège arrière.

Carl ouvrit la petite pochette dans la porte avant.

Il sortit une boîte de premiers soins.

Il l'ouvrit.

– Voilà une bouteille de sel.

Il la tendit au sergent.

Ce dernier la prit.

Puis il la plaça sous le nez de Fritz.

Quelques secondes plus tard, ce dernier commença à remuer.

Carl demanda :

– Est-ce l'espion ?

– Non, il ne répond pas du tout au signalement.

Fritz ouvrit les yeux.

Il regarda autour de lui.

Il aperçut le sergent.

– Vite... on m'a attaqué...

– Quoi ?

Le sergent fronça les sourcils :

– Qui vous a attaqué ?

– J’sais pas... quelqu’un...

– Qui êtes-vous ?

– Fritz Carbrounk.

– Que faisiez-vous ici ?

– Je passais en moto. L’homme qui était dans la voiture me fit signe d’arrêter. J’obéis. Il vint pour me questionner. Mais avant que j’aie pu faire un geste, il me frappa. Lorsque je repris connaissance, j’étais dans cette voiture, elle allait s’écraser sur l’arbre. J’essayai d’éviter l’arbre... impossible... je me réveillai dans le champ... Aie ! ma jambe.

Le sergent avait écouté le récit de Fritz en silence.

Lorsqu’il eut terminé, il demanda :

– Et l’homme, où est-il passé ?

– J’sais pas...

Fritz regarda sur la route.

Soudain il s'écria :

– Ma moto ?... où est ma moto ?

Le sergent bondit :

– Il s'est sauvé dans votre moto, c'est ça !

Mais Carl demanda :

– Mais de quel côté est-il allé ?

– Il n'est certainement pas retourné en arrière.

Il doit être continué plus avant.

Il se tourna vers Fritz :

– Quel est le numéro de licence de votre moto ?

– X-6401.

– Très bien.

Il ordonna :

– Carl ?

– Oui.

– Vite au volant. Il faut rejoindre cet espion.

Et le camion s'éloigna en trombe.



Les Nazis retrouveront-ils notre héros ?

### III

Le camion des boches continuait sa route.

Il s'approchait du petite village où IXE-13 s'était arrêté.

Carl dit au sergent :

– Il doit avoir une bonne avance sur nous.

– C'est probable.

Fritz, qui était étendu à l'arrière, murmura :

– Il ne pourra aller loin.

– Pourquoi ?

– Je n'avais presque plus de gazoline. Il pourra faire une quinzaine de milles au plus.

– Tant mieux.

Les Allemands étaient maintenant plus confiants.

– Nous l'aurons.

Ils arrivaient à l'entrée du village.

– Informons-nous ici.

Ils s'arrêtèrent.

Ils étaient justement à l'hôtel Remstach.

Ils descendirent de voiture.

Le sergent se tourna vers Carl :

– Profitons-en pour laisser Fritz ici. Ils pourront le soigner.

– Bien, sergent.

Carl se dirigea vers l'hôtel.

– Je vais chercher de l'aide.

Il entra.

En le voyant apparaître, le commis salua :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

– Je puis faire quelque chose ?

– Nous avons un blessé dans notre camion.

– Vous voulez l'emmener ici ?

– Oui.

– Un instant.

Le commis sortit.

Quelques secondes plus tard, il apparaissait avec deux garçons qui tenaient un brancard.

Presque tous les grands endroits avaient de ces brancards.

Souvent des personnes étaient blessées pendant les bombardements.

Il fallait leur venir en aide.

Les deux jeunes garçons sortirent avec le brancard.

Carl les suivait.

Ils se dirigèrent vers le camion.

Le sergent donna des ordres.

L'on coucha Fritz sur le brancard.

Il fut transporté à l'intérieur.

Lorsqu'il fut installé dans sa chambre, le sergent revint vers le comptoir.

Il s'adressa au commis :

– Vous travaillez ici ?

– Oui.

– Vous êtes toujours au comptoir ?

– Oui.

– Vous devez donc voir les voitures qui passent sur la route.

– Quelques fois.

Le sergent expliqua :

– Eh bien, voici. Nous sommes à la recherche d'un espion...

– Un espion ?

– Du moins, l'on croit que c'est un espion.

– Et il est passé ici ?

– Je le crois. Il porte le costume de la Gestapo et est monté sur une bicyclette. C'est un grand homme, six pieds environ, il est châtain, il a la barbe assez longue et de longs cheveux séparés au centre.

Le commis avait bondi :

– Quoi ? qu'est-ce que vous dites ?

– Vous l'avez vu ?

– Si je l’ai vu !

– Vite parlez, qu’est-ce qu’il y a ?

Le commis lui fit signe de se taire.

– Pas si fort.

– Pourquoi ?

– Préparez-vous à une grosse surprise.

– Eh bien quoi ?... allez-vous parler, Mein Gott ?

Le commis prit un air de grandeur :

– L’homme que vous cherchez, il est ici.

– Ici, où ?

Le sergent et Carl avaient bondi :

– Il dort dans une chambre.

Carl s’écria :

– Sergent, nous allons être décorés. C’est nous qui l’ayons découvert.

Vantropp ordonna :

– Vite, montrez-nous cette chambre pour que nous allions le chercher.

– Si vous voulez me suivre, messieurs.

Et le commis, suivi des deux nazis se dirigea vers l'escalier.

IXE-13, après le départ du barbier, s'était couché.

Il n'avait pas dormi depuis plusieurs heures.

Il profiterait de la nuit pour augmenter son avance.

Il ne tarda pas à tomber dans un profond sommeil.

Dormit-il ? Probablement.

Mais soudain il sursauta.

Il entendait beaucoup de bruit dans la cour de l'hôtel.

Il se leva vivement.

Notre espion était toujours aux aguets.

Il regarda à la fenêtre.

– Un camion.

Il vit le camion arrêté devant la porte.

Il aperçut les deux jeunes garçons qui sortaient le blessé.

IXE-13 avait un très bon point de vue.

Il reconnut immédiatement Fritz.

– Bon Dieu !

IXE-13 ne fit ni une ni deux.

Vivement il s’habilla.

Si Fritz était là, il parlerait tôt ou tard.

Comment se pouvait-il ?

Il n’était donc pas mort dans l’accident.

IXE-13 ne perdit pas son temps à se poser des questions inutiles.

Il finit de s’habiller.

Puis il se dirigea vers la porte de sa chambre.

Il sortit.

Il referma la porte à clef et glissa la clef dans sa poche.

Il entendit des voix en bas.

Le sergent disait justement ;



– Nous sommes à la recherche d’un espion.

IXE-13 n’en entendit pas plus longtemps.

Il descendit vivement l’escalier arrière.

Quelques secondes plus tard, il sortait par la porte donnant sur la petite cour.

Il fit le tour de l’hôtel.

La moto n’était plus là.

On devait l’avoir mis au garage.

Mais il vit le camion des nazis.

Il s’en approcha.

Il s’aperçut que la clef était toujours après le moteur.

Il n’hésita pas.

D’un coup IXE-13 s’assit dans le camion.

Il se mit au volant.

Il tourna la clef.

Une seconde plus tard, le camion filait à toute vitesse sur la route.

Pendant ce temps, le Sergent Vantropp, Carl et le commis venaient de monter l’escalier.

Le commis s'arrêta devant la porte de la chambre qu'avait habitée IXE-13.

Il essaya d'ouvrir.

La porte était fermée à clef.

Le commis se tourna souriant vers le Sergent.

– Vous voyez, il dort.

Le sergent frappa à la porte.

– Au nom de la Gestapo, ouvrez.

Ils écoutèrent.

Rien ne bougeait.

– Il dort dur, dit Carl.

Le Sergent frappa à nouveau.

– Pour la dernière fois, au nom du führer, ouvrez.

Rien.

Vantropp se tourna vers son compagnon :

– Carl ?

– Oui.

– On enfonce ?

– On enfonce.

Mais le commis les arrêta :

– Arrêtez !

– Pourquoi ? fit Carl.

– Il nous faut entrer, dit le sergent.

– Oui mais j'ai une clef.

– Où ?

– En bas.

– Imbécile pourquoi ne l'avez-vous pas  
montée ?

– Je vais la chercher immédiatement.

Le commis partit.

Il allait aussi vite que le lièvre de Lafontaine, à  
la fin de sa course avec la tortue.

Il bondit derrière le comptoir.

S'emparant du trousseau de clefs, il revint  
aussi vite.

– Vous l'avez ?

– Oui.

Il tendit la bonne clef au sergent.

Ce dernier l'introduisit dans la serrure.

Il tourna.

La porte s'ouvrit.

– Personne !

Tous les trois avaient crié.

Le sergent, comme enragé, se tourna vers le commis.

– Nous auriez-vous menti ?

– Non, non, je vous jure qu'il était là avant votre arrivée.

– Alors où est-il ?

– Je ne sais pas... je ne sais pas.

Le sergent se moqua :

– Je ne sais pas, c'est tout ce que vous savez répondre.

Carl demanda :

– Pouvons-nous sortir de la maison par une autre porte ?

– Oui.

– Par où ?

– La cour. Vous n’avez qu’à suivre ce corridor, il y a un escalier au bout et cet escalier donne juste à la porte.

– Mein Gott ! C’est par là qu’il s’est sauvé, c’est clair, fit Vantropp.

– Il doit nous avoir entendu parler, ajouta Carl.

– Vite, viens.

Le sergent partit en courant.

Il traversa le corridor.

Carl le suivait.

Ils arrivèrent à l’escalier arrière.

Ils descendirent en vitesse.

– Regarde.

– Quoi ?

– La porte est encore ouverte.

– Il est sorti par là.

Le sergent cria :

– Où est sa moto ?

– Dans le garage au fond, répondit le commis.

Ils sortirent.

Le sergent se dirigea vers le garage.

Carl fit le tour de l'hôtel.

Le sergent murmurait :

– S'il peut avoir pris sa moto. Il n'ira pas loin.  
Il n'y a presque plus de gazoline.

Il ouvrit la porte du garage.

La moto était toujours là.

– Eh bien, ça ira encore plus vite. Il est aux  
alentours.

Carl revenait.

– Non sergent, il est loin.

– Comment cela ?

– Il s'est enfui dans notre camion.

– Mein Gott.

Le sergent rageait.

Il se tourna vers le commis :

– Il faut le poursuivre, vous avez une auto ?

– Non, ici il n’y a que cette moto.

– Mais nous ne pourrions faire que cinq milles avec ça, il n’y a plus de gazoline.

– Alors ?...

– Vite Carl, il faut téléphoner, dire qu’on ne recherche plus le sosie d’Herman Roterberg, mais bien un soldat de l’armée nazie menant notre camion. Cours donner des ordres.

Carl salua et courut vers l’hôtel.

IXE-13 a réussi à leur échapper.

Mais des ordres seront de nouveau donnés.

Ils seront des centaines contre lui.

Que pourra-t-il, cent contre un ?

## IV

IXE-13 avait pris le camion des nazis.

Il continuait sa route.

Plus il allait, plus il savait qu'il approchait des lignes de l'Allemagne.

Mais il ne pourrait certainement aller loin.

Sur la route, il commençait à rencontrer des soldats nazis.

Mais ces derniers ne semblaient pas être encore au courant de la fuite d'IXE-13 dans le camion nazi.

Ils le prenaient pour un nazi.

Et l'espion pouvait continuer.

Mais là-bas, à l'hôtel Remstach, le sergent Vantropp questionnait l'hôtelier.

– Vous dites qu'il a fait demander un barbier ?

– Oui.



– Pourquoi ?

– Se faire raser... se faire couper les cheveux...

je ne sais plus au juste.

– En bien, allez me chercher ce barbier tout de suite.

Le commis partit à la course.

Le sergent se tourna vers Carl :

– Tu as envoyé les messages ?

– J’ai téléphoné au poste. Ils vont envoyer des messages partout.

– Très bien. Nous allons avoir plus de détails.

– Comment cela ?

– Notre homme est un peu changé, je crois.

– Ah !

– Il a fait demander un barbier, tu comprends qu’il a dû se faire changer la physionomie.

– C’est probable.

La porte s’ouvrit.

Le commis parut.

Il était accompagné du petit homme qui avait

coupé les cheveux à IXE-13.

Le sergent demanda :

– C'est vous le barbier ?

– Oui.

– Vous avez fait les cheveux à l'homme en haut.

– Et la barbe, officier.

– Parfait. Maintenant je veux que vous nous disiez en détail à quoi il ressemblait.

Le petit barbier expliqua de son mieux l'ouvrage qu'il avait fait.

Puis il donna une description complète de l'espion.

– C'est tout ?

– Oui, dit le sergent.

– Je puis partir ?

– Puisque je vous dis que c'est tout.

– Bien, bien.

Le barbier partit.

Le sergent se dirigea vers le téléphone.

Il appela au camp :

– Voici une nouvelle description de l’espion.

Et il donna les détails que lui avait fournis le barbier.

Bouritz était l’ennemi juré d’IXE-13.

Chaque fois qu’on avait reconnu IXE-13 en Allemagne, Bouritz avait été chargé de le dépister.

Trois fois l’espion canadien lui avait glissé entre les doigts.

Le commandant Van Tracht reçut la dépêche adressée par les hommes du sergent Vantropp.

Aussitôt il fit demander Bouritz.

On frappa à la porte.

– Entrez.

Le chef de l’État-major, Bouritz, parut :

– Vous m’avez fait demander commandant ?

– Oui, Bouritz.

Il montra le fauteuil :

– Asseyez-vous.

– Merci.

Bouritz s'assit.

Van Tracht, reprit :

– Bouritz, je vous ai souvent dit que vous étiez un imbécile.

– Je sais, commandant.

– Je vous ai donné des chances de me prouver le contraire.

– Je sais cela aussi, commandant.

– Chaque fois que l'espion IXE-13...

Bouritz sacra :

– Ne me parlez pas de lui... si jamais je puis lui mettre la main au collet...

– Vous en avez déjà eu l'occasion.

– Il a été chanceux.

– Peut être plus fort que vous.

– Plus fort que moi ?

– Si ! C'est bien possible. Il ne faut pas prendre nos ennemis pour des imbéciles.

– Je le sais fort bien, commandant.

Van Tracht se leva :

– Eh bien, Bouritz, je vais vous donner une leçon.

– Une leçon ?

– Oui, je vais vous montrer comment l'on s'empare d'IXE-13.

– IXE-13 ?

– Parfaitement.

– Il est ici ?

Van Tracht mit la main sur son bureau.

Il prit une feuille.

C'était un télégramme.

Il le tendit à Bouritz :

– Lisez cela.

Bouritz lut.

C'était bien la description de l'espion.

– Mais c'est lui... c'est IXE-13.

– Vous croyez ?...

– La description... et puis ce qu’il a fait... ça semble bien être lui.

Bouritz s’approcha du commandant :

– Commandant... donnez-moi une chance... une dernière chance...

– Comment cela ?

– Laissez-moi courir après IXE-13.

– Jamais. Je t’en ai trop données. C’est moi qui vais y aller et je te gage que je le ramène ici.

– Pourquoi alors m’avez-vous fait demander ?

– Parce que tu es le chef de l’État-major. Tu commanderas durant mon absence.

Bouritz dut se résigner :

– Bien, commandant.

Van Tracht expliqua :

– Je quitte Berlin dans une heure. Je puis compter sur toi ?

– Oui.

– Va-t-en, je n’ai plus besoin de toi.

Bouritz salua :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

Il sortit.

Le commandant sonna aussitôt son secrétaire :

– Vous avez sonné, commandant ?

– Oui.

Le commandant prit une feuille :

– Voici des ordres, envoyez des télégrammes partout et dites que l'on n'arrête pas l'espion dont on parle sur ce papier. Qu'on me donne cependant tous les renseignements sur sa direction.

Le secrétaire sortit.

Pendant qu'il envoyait ses messages, le commandant alla se chercher une dizaine des meilleurs soldats de Berlin.

– Vous allez venir avec moi.

– Bien, commandant.

Trois quart d'heure plus tard, le commandant se préparait à partir.

Son secrétaire parut.

– Commandant, voici une réponse.

– Ah !

– Ils ont vu passer l’espion. Il est dans le camion. Il porte le costume nazi. Il se dirige vers le sud et il suit constamment la route 14.

– Très bien. Ce sera parfait.

Les avions étaient prêts.

Le commandant et ses hommes y montèrent.

Quelques secondes plus tard, les oiseaux géant montaient dans le ciel et se dirigeaient vers le sud.

IXE-13 était toujours au volant du camion.

Il avait rencontré plusieurs patrouilles nazies.

Mais il avait passé sans difficulté.

Il commençait à se demander :

– Est-ce que par hasard je me serais trompé ?

Les nazis qui sont venus à l’hôtel ne me cherchaient peut-être pas.



Mais pour l'instant, l'espion se croyait en sûreté.

Il ne croyait pas qu'il était dangereux de conserver le camion.

Et puis, les heures passaient.

La frontière approchait.

Il pourrait peut-être regagner la France.

Là, il se débrouillerait bien.

Notre héros avait faim.

Mais il ne pouvait songer à s'arrêter.

Il fallait toujours aller de l'avant... plus en avant.

Il suivait toujours la route 14.

C'était la moins longue et la plus belle.

C'était celle aussi qui menait aux lignes.

IXE-13 regarda sa montre.

– Dans une heure, je serai aux lignes.

Il accéléra sa vitesse.

Soudain, à sa grande surprise, il aperçut un grand chevalet rouge qui barrait la route.

– Il doit y avoir eu un accident.

IXE-13 maudissait ce contretemps fâcheux.

Mais plus il approchait de la barrière, plus il se demandait pourquoi elle se trouvait là.

– J’ai bien l’intention de passer quand même.

Il ralentit son allure.

Au même moment, une salve de coups de feu retentit.

Les quatre pneus de la voiture venaient de crever en même temps.

Et une voix retentit :

– Pas un geste IXE-13, ou vous êtes fait.

L’espion regarda autour de lui.

Au travers des arbustes qui bornaient la route, il aperçut une dizaine de fusils tous pointés vers lui.

La voix reprit :

– Sortez de votre voiture, les deux mains en l’air.

IXE-13 ne voyait plus qu’une solution.

Obéir.

– C'est ce qu'il fit.

Il leva ses deux bras en l'air.

Il sortit du camion.

Aussitôt il vit apparaître un officier de l'armée nazie.

IXE-13 le reconnut aussitôt.

– Le commandant Van Tracht.

Le commandant passa derrière IXE-13.

Il le désarma complètement.

– Cette fois, vous êtes fait, IXE-13, et vous ne nous échapperez pas.

Jean Tibault savait fort bien qu'il était inutile de protester.

Van Tracht le connaissait.

Il ne pourrait le déjouer.

Le commandant donna un ordre.

Dix soldats sortirent des buissons.

Ils entourèrent IXE-13.

– En route, ordonna Van Tracht.

Ils se mirent à marcher à travers champs.

Soudain IXE-13 aperçut trois gros avions.

– Montez ! ordonna Van Tracht.

Ils s'installèrent dans les avions.

Et bientôt, IXE-13 était ramené en Allemagne.

Il semble bien que cette fois les Allemands prendront leurs précautions pour que notre héros ne leur échappe pas.

Serait-ce la fin d'une brillante carrière ?

Comment IXE-13 pourra-t-il se tirer de ce mauvais pas ?

## V

Les avions descendirent à Berlin.

Van Tracht fit immédiatement enfermer IXE-13 dans un cachot.

Il mit quatre gardes à la porte.

– N’ouvrez pour aucune raison. S’il essaie de fuir, tuez-le.

– Bien, commandant.

Van Tracht revint vers son bureau.

Il ouvrit la porte.

Bien enchanté dans son fauteuil, Bouritz dormait.

Van Tracht cria :

– Bouritz !

Le chef de l’état-major sursauta :

– Hein quoi ?

Il ouvrit des grands yeux.

Il reconnut le commandant :

– Ah, c’est vous ?

– Tu dormais Bouritz ?

– Non, commandant, je me reposais.

– Tu dormais !

Bouritz se leva.

Il s’inclina :

– Je dormais, commandant.

– Et c’est ainsi que tu me remplaces ?

Bouritz ne répondit pas.

Le commandant lui lança une série d’injures.

Lorsqu’il parut calme, Bouritz demanda :

– Et IXE-13, commandant.

Van Tracht se mit à rire.

– J’ai dit que je te donnerais une leçon ?

– Vous l’avez pris ?

– Oui, moi-même.

– Bravo ! Mes félicitations, commandant.

– Nous ne le garderons pas longtemps.

– Ah !

– Aussitôt que je l’aurai interrogé sur l’invention de Flanko, nous le passerons par les armes.

– Quand voulez-vous l’interroger ?

– Dès aujourd’hui. Et il parlera.

– Vous croyez ?

– Il parlera que je te dis. Et demain matin, ce sera la fin pour ce fameux espion.

Bouritz se dirigea vers la porte.

– Vous n’avez plus besoin de moi, commandant.

– Non, mais tu viendras ce soir, lorsque nous le ferons parler.

– Bien.

Bouritz salua :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

Bouritz sortit.

Dans sa cellule, IXE-13 réfléchissait.

Il n'avait plus aucun espoir.

Il savait que la mort viendrait et bientôt.

Se sauver ?

Il ne le pouvait pas.

Il y avait quatre gardes à la porte.

Comme en un rêve, IXE-13 revoyait ses amis,  
Marius Lamouche, Gisèle Tubœuf...

Il ne les verrait plus.

Seul un miracle.

– Non, ce serait trop demander.

Mais malgré tout, l'espion était content de lui-même.

Jusqu'à date il avait accompli toutes les missions qu'on lui avait confiées.

Il s'était tiré de plusieurs mauvais pas.

Mais jamais comme celui-là.

Soudain il entendit un bruit de pas.



Les gardes se mirent au garde à vous.

IXE-13 crut sa dernière heure arrivée.

– Ils viennent me chercher.

Il aperçut le commandant Van Tracht.

Il était suivi d'un autre officier.

Lorsqu'il fut plus près, il le reconnut :

– Bouritz !

L'un des gardes ouvrit la porte.

Les deux officiers parurent.

Ils entrèrent.

Les gardes se placèrent derrière IXE-13.

Van Tracht s'approcha de son prisonnier.

IXE-13, nous voulons vous donner une chance.

Les yeux de l'espion brillèrent.

Que voulait dire le commandant ?

Van Tracht reprit :

– Vous étiez chez le père Flanko. C'est vous qui avez fait sauter la maison après vous être

emparé de la formule secrète, le gaz, l'invention  
(Lire : *L'Invention du père Flanko*).

L'espion commençait à comprendre.

Van Tracht poursuivit :

– IXE-13, si vous voulez nous donner la formule, vous serez libre, vous pourrez regagner la France.

Comme nous le savons, IXE-13 n'avait pas la formule.

Elle avait péri dans l'incendie.

De plus, notre héros, savait fort bien qu'il ne devait pas compter sur les promesses des nazis.

– Qu'en dites-vous ?

IXE-13 prit la peine de sourire :

– Van Tracht, vous me connaissez mal.

– Comment cela ?

– Si j'avais la formule, croyez-vous que je la donnerais, jamais ! J'aimerais mieux mourir.

– Vous l'avez ?

– Non ! Je vous jure que je vous dis la vérité.

Je sais que mes dernières minutes sont comptées. Je n'ai aucune raison de vous cacher la vérité. Le père Flanko a mis lui-même le feu à la maison. J'ai à peine eu le temps de me sauver, il est mort avec son invention.

Van Tracht se mit à rire :

– Pensez-vous que je vous crois ?

– Croyez-moi ou non, ça m'est égal, j'ai dit la vérité.

Van Tracht se pencha vers Bouritz :

– Qu'en penses-tu Bouritz ?

Le chef de l'État-major répondit :

– Il se peut qu'il dise la vérité, voulez-vous mon avis ?

– Oui.

– Eh bien, commandant, vous perdez votre temps.

– Bouritz, mêlez-vous de ce qui vous regarde.

– Commandant, supposons qu'IXE-13 ait volé la formule.

– Oui.

– Il l’a certainement fait disparaître et il ne peut retenir toute une formule par cœur.

– Il peut l’avoir cachée ou donnée à quelqu’un d’autre.

– Lisez les rapports, il n’a parlé à personne et s’il l’a cachée, ça ne peut être qu’à des endroits où nous pourrions la retrouver.

– Où ?

– Soit à l’hôtel... dans le camion ou la voiture du père Flanko ou encore dans ses vêtements.

Van Tracht réfléchit :

– Sais-tu que tu n’es pas si fou, Bouritz.

– Je l’ai toujours dit, commandant.

Van Tracht se tourna vers l’espion.

– Très bien, IXE-13, nous n’insistons pas. Nous te croyons sur parole. Cependant je t’ai dit tout à l’heure que c’était ta seule chance de te sauver. Donc nous devons te passer au conseil de guerre et le conseil c’est vite fait avec un espion comme toi. Demain, à cinq heures du matin, tu

seras fusillé.

Il se tourna vers les gardes :

– Combien êtes-vous ?

– Quatre.

– Je vais en mettre six, et de plus je vous ferai remplacer tous les trois heures.

– Bien, commandant.

– Ainsi je serai sûr que personne ne manquera à son devoir.

Le commandant fit un signe.

Les gardes sortirent.

Puis il partit à son tour suivi de Bouritz.

IXE-13 regarda sa montre :

– Huit heures et demie.

Dans moins de douze heures, ce serait la fin.

L'espion murmurait :

– Si seulement je pouvais sortir de cette prison.

IXE-13 connaissait des gens à Berlin.

En effet les services d'espionnage tant alliés qu'ennemis sont fort bien installés.

Ils ont dans toutes les villes et villages des personnes qui sont sympathiques à leur cause et qui acceptent de les aider.

Ainsi chaque espion avait une liste de noms pour presque toutes les places en Allemagne.

IXE-13, lors d'une de ses aventures, avait eu la liste de Berlin.

Il l'avait apprise par cœur.

S'il pouvait sortir, il saurait où aller.

Mais maintenant, il n'y avait plus aucun moyen possible.

Au lieu de quatre gardes, il y en avait six.

Six gardes prêts à tirer au moindre geste suspect.

Et plus que quelques heures à vivre.

## VI

IXE-13 s'étendit sur son grabat.

Il priait.

Soudain ses yeux se fermèrent.

Il devait être près de onze heures.

Il se mit à rêver.

Les Allemands s'approchaient de lui.

Ils épaulaient leurs fusils.

Ils tiraient.

– Bang !

IXE-13 roula sur le plancher.

Que se passe-t-il donc ?

Un autre bruit sourd retentit et les murs furent ébranlés.

IXE-13 qui croyait rêver était maintenant complètement réveillé.

Maintenant il percevait nettement le bruit des sirènes d'alarme.

Les alliés bombardaient Berlin.

IXE-13 se mit à prier.

– Mon Dieu. Faites qu'ils jettent une bombe sur ma prison, pour que je meure avec eux... pour eux.

Près de la porte, les gardes semblaient énervés.

– On semble viser particulièrement le camp.

Partout les lumières étaient éteintes.

– Il faut rester.

– Il ne faut pas quitter notre poste.

– D'ailleurs les alliés ne verront plus rien, tout est éteint.

IXE-13 sursauta en entendant ces mots.

Il fallait que ses amis atteignent leur objectif.

Dans l'obscurité il pouvait fort bien travailler.

Il tira le petit matelas de plume à lui.

Dans le coin à droite, il y avait une petite fenêtre à épais barreaux.



IXE-13 passa le matelas entre les barreaux.

Il n'en garda qu'une petite partie dans sa main.

C'est alors qu'il flamba une allumette.

L'un des gardes cria :

– Hé là.

Trop tard.

Le matelas flambait.

IXE-13 voyait la flamme vive dans la fenêtre.

Vivement, il se jeta à plat ventre.

L'instinct de vivre était plus fort que lui.

Il était temps.

L'un des gardes avait épaulé sa carabine.

Il tira.

La balle passa à quelques pouces de la tête de l'espion.

Au même moment, une bombe vint éclater dans la cour.

IXE-13 sursauta.

Il savait qu'il mourrait pour la grande cause,

mais les Allemands mourraient avec lui.

Toujours à plat ventre, il attendait sa fin.

Soudain il entendit un long sifflement.

Les nazis crièrent.

– Attention.

Les murs volèrent en éclats.

La bombe avait atteint son but.

Elle était tombée sur l'aile occupée par  
l'espion canadien.

Les cloisons s'effondrèrent.

Puis ce fut le silence.

Soudain on vit une ombre se relever  
lentement.

IXE-13, vif comme l'éclair, s'était précipité  
sous le petit lit de fer qui lui servait de grabat.

Ça l'avait protégé.

Mais il avait quand même reçu sur la tête  
quelques morceaux de briques.

Une jambe le faisait souffrir.

De plus, une large entaille à un bras saignait

abondamment.

Mais l'espion ne s'attarda pas.

Il savait que le miracle qu'il avait demandé était arrivé.

Il voyait les gardes étendus pêle-mêle contre la porte arrachée.

Il s'approcha d'eux.

Ils n'étaient pas tous morts.

Seulement qu'étourdis.

IXE-13 enleva vivement la tunique du soldat qui semblait le plus de sa taille puis il ramassa toutes les armes qu'il croyait être capable d'emporter.

Puis il sortit sur la cour par la large ouverture béante qu'avait fait la bombe.

IXE-13 courut comme un fou.

Le calme semblait s'être rétabli.

Il y avait un garde à la porte centrale.

Il ne fallait pas hésiter.

IXE-13 regarda autour de lui.

Il n'y avait personne d'autre.

Tous devaient être dans les abris.

Soudain le garde aperçut IXE-13 :

– Halt ! (Halte) cria-t-il.

Vif comme l'éclair, l'espion sortit son pistolet.

Il tira.

Le garde tomba, face contre terre.

IXE-13 était maintenant libre.

Dans Berlin.

Mais il savait où diriger ses pas.

Il tourna plusieurs fois, changea de rue, et enfin il s'arrêta devant une petite maison basse.

IXE-13 frappa.

Deux grands coups.

Puis trois petits coups secs.

Une petite œillade s'ouvrit :

– Qui est là ?

– Chevalier du roi.

Il y eut un petit silence.

- Pourquoi venez-vous ici ?
- Les maisons sont accueillantes.
- Si je vous refusais la porte.
- À un ami de la Liberté.

C'étaient les mots de passe.

IXE-13 entendit un grincement.

La porte s'ouvrit.

Un p'tit vieux d'une soixantaine d'années apparut.

Il tenait une lampe à l'huile à la main.

Sans dire un mot, il fit entrer IXE-13.

Ils traversèrent la maison.

À l'arrière, l'homme ouvrit une porte.

Ils descendirent deux longs escaliers.

Maintenant ils se trouvaient dans un vaste souterrain.

Le petit vieux désigna une chaise du doigt.

– Asseyez-vous.

IXE-13 enleva sa tunique et son képi.

– Merci.

Le petit vieux s’assit à son tour.

Il alluma sa pipe.

Puis il regarda IXE-13.

– Vous êtes blessé ?

– Ce n’est rien.

– Si, si, votre bras.

Le bonhomme se leva.

Il alla dans une petite pharmacie accrochée au mur.

Il sortit tout ce qu’il fallait pour soigner l’espion.

Il lui fit un bon pansement.

IXE-13 lui dit :

– J’étais prisonnier.

– Vous n’êtes pas obligé de donner des détails.

– Je sais.

Il y eut un silence.

– J’ai accompli une importante mission.

– Ah !

– Il faut que je regagne l'Angleterre.

– Vous êtes en sûreté ici. Je vais télégraphier  
là-bas.

– Bien.

– Dès demain.

– Entendu.

Puis ils parlèrent du bombardement.

– Ça été bien réussi, dit le petit vieux.

– Je le crois.

– Mais quelqu'un a trahi les Allemands à ce  
qu'il paraît. Il a averti les alliés en faisant un feu.

IXE-13 se mit à rire.

– C'est moi.

– Non.

La gaieté régnait.

Mais au bout d'une demi-heure, l'espion dit au  
bonhomme :

– Hé l'ami ?

– Oui.

– Je puis me coucher ? Je suis très fatigué et le bombardement...

– Certainement. Suivez-moi.

Ils traversèrent la grande salle.

Là, le bonhomme ouvrit une porte du fond.

Il y avait une belle chambre.

– J'en ai toujours trois de prêtes.

IXE-13 entra dans sa chambre.

Mais avant de refermer la porte, il tendit la main à l'homme :

– Vous me sauvez la vie.

– Bah, ce n'est rien.

– Si, tout ce que vous faites pour moi, je ne l'oublierai pas.

Et IXE-13 disait la vérité.

Il savait que ces hommes-là sont trop souvent oubliés.

Ils travaillent dans l'ombre.

Sans éclat. Sans médailles.



Ils ne sont jamais récompensés.

– Souvent, ce sont les plus méritants.

– Monsieur ?

– Oui.

– Demain... y a-t-il une heure ?

– Comment cela ?

– Oui, à quelle heure voulez-vous vous lever ?

– Oh, je crois que vous pouvez me laisser dormir.

– Ça vous fera du bien.

– Oui.

– Votre bras ne vous fait pas trop souffrir.

– Non.

C'était vrai.

Depuis que l'homme lui avait fait le pansement, il se sentait beaucoup mieux.

Seule sa tête le faisait souffrir.

Il avait une bosse à l'arrière.

– Une brique, songea-t-il.

Mais il ne devait pas penser à cela.

C'était du passé.

Grâce au bonhomme, IXE-13 était temporairement sauvé.

Il lui devait une éternelle reconnaissance.

– Encore une fois...

Il lui tendit la main.

Le bonhomme le regardait en souriant.

IXE-13 se pencha en avant.

Il murmura du plus profond de lui-même :

– Merci !

Le petit vieux lui serra la main.

– Ça me fait toujours plaisir d'aider un héros.

Mais comment les alliés s'y prendront-ils pour rescaper IXE-13 ?

## VII

IXE-13 se réveilla tard dans la matinée.

Il aperçut une clochette à la tête de son lit.

Il s'habilla et sonna.

Le petit vieux apparut.

– Bonjour.

– Bonjour.

– Vous avez bien dormi ?

– Très bien.

– Je suppose que maintenant vous avez faim ?

– Oh oui, je n'ai pas mangé depuis plus d'une journée.

– Venez.

Ils arrivèrent dans la grande salle.

IXE-13 s'assit à la table.

– Je l'avais deviné, dit le bonhomme et je vous

ai préparé un steak.

– Merci bien.

Il fit chauffer la viande.

IXE-13 mangea avec appétit.

Lorsqu'il eut terminé, il se tourna vers le  
vieux.

– Et le télégramme ?

– Vous l'enverrez vous-même, je ne connais  
pas votre identité.

– C'est parfait.

– Suivez-moi.

IXE-13 se leva.

Il suivit le bonhomme dans un coin de la  
pièce.

Il ne voyait absolument rien.

Mais l'homme compta les pierres.

Il poussa fermement sur la cinquième.

Il y eut comme un déclic.

Une partie du mur tourna.

IXE-13 se trouvait en face d'un merveilleux appareil de télégraphie.

– Je monte en haut. Vous pouvez vous en servir.

– Merci.

IXE-13 s'assit.

Puis en code secret, il envoya le message suivant :

– Agent IXE-13 appelle. Mission terminée. Pris à Berlin et ne peut sortir. Faire quelque chose. Attends les ordres.

IXE-13 répéta trois fois le message.

Marius Lamouche était l'ami de toujours d'IXE-13.

C'était un Marseillais que l'espion canadien avait rencontré lors de son premier voyage dans la vieille Europe.

Depuis ce temps, Marius n'avait pas laissé IXE-13.

Maintenant le colosse se trouvait en

Angleterre avec Gisèle Tubœuf, espionne française connue sous le nom de T-4.

Les deux Français avaient dû abandonner leur ami pour sa dernière mission.

Cependant ils continuaient à travailler sous les ordres de Sir George le grand chef du service d'espionnage allié.

Ce matin-là, Marius était dans le bureau du grand chef.

Il venait de lui rendre compte d'une courte mission que Sir George lui avait confiée.

– Vous travaillez très bien Lamouche.

– Peuchère, monsieur. Je suis allé à la bonne école.

– Oh ! je le sais.

On frappa à la porte.

– Entrez, cria Sir George.

Son secrétaire parut :

– Sir ?

– Oui.

– La côte vient de capter un message important qui viendrait d'un de nos hommes.

– Oui.

– Vous avez ce message ?

Il tendit une feuille au grand chef.

Ce dernier la prit.

Le secrétaire partit.

La figure de Sir George s'éclaira :

– Il s'agit de votre ami.

Marius sursauta :

– IXE-13 ?

– Parfaitement.

– Où est-il ?... qu'est-ce qu'il fait ?

– Il semble être en mauvaise posture à Berlin, il demande du secours.

– À Berlin ?

– Oui, chez un ami.

– Vous êtes sûr que c'est lui ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– C'est écrit IXE-13 et non X-13 comme l'écriraient les Nazis.

– C'est vrai.

Sir George réfléchit.

Mais il n'y avait qu'une seule solution possible.

– Qu'allez-vous faire, Sir ?

– Envoyer une forte escadrille bombarder Berlin, nous allons nous mettre en communication avec IXE-13 et lui demander de se rendre à un champ hors de la ville. Quand les avions seront au-dessus de la ville, il donnera des signaux, un des oiseaux ira le chercher, si possible.

Marius se leva :

– Commandant, je veux y aller.

– Vous ?

– Oui, Gisèle et moi. Je suis persuadé qu'elle acceptera avec empressement.

Sir George sourit :



- Je le crois :
- C'est nous qui descendrons le chercher.
- Je vais réfléchir à tout ça, Lamouche et je vous donnerai des nouvelles.
- Bien.

Marius comprit que l'entrevue était terminée.

Il se dirigea vers la porte.

Avant de partir, il fit le salut militaire.

Sir George répondit :

- Au revoir Lamouche.

IXE-13 attendait le retour de son message depuis de longues heures.

Soudain le télégraphe se mit à fonctionner.

- Vivement IXE-13 prit le message.

C'était simple :

- Irons vous chercher. Bombardement important. Vous tenir champ libre. Donnez indication. Communiquerons l'heure zéro plus tard.

IXE-13 appela le bonhomme.

Il lui expliqua le message.

– Savez-vous, dit ce dernier, j’attendrais quelques jours.

– Pourquoi ?

– Les Nazis vous cherchent partout. Le commandant Van Tracht est en fureur que vous lui ayez échappé. Dans quelques jours, ils relâcheront leur surveillance. Entre temps, j’essaierai de trouver l’endroit le plus propice pour l’atterrissage.

– C’est entendu.

IXE-13 envoya une réponse aux alliés.

– Attendez quelques jours. Communiquerez plus tard, IXE-13.

Une semaine se passa.

IXE-13 était toujours enfermé dans la fameuse cave.

Il n’était pas sorti une seule fois.

Enfin un jour, le bonhomme lui dit :

– C'est le temps.

Il lui expliqua l'endroit où se trouvait le champ qu'il avait choisi.

– Je vous y conduirai en voiture.

– Entendu.

IXE-13 envoya les nouvelles à ses chefs.

Puis de nouveau il attendit la réponse.

Le sauvetage se fera-t-il sans encombre ?

Gisèle Tubœuf et Marius Lamouche se trouvaient dans le bureau de Sir George.

– Lamouche ?

– Oui, Sir.

– Vous m'avez demandé d'aller vous-même opérer le sauvetage de votre ami ?

– Oui, Sir.

– Eh bien, tout est arrangé.

– Nous y allons ? demanda Gisèle.

– Oui.

– Quand ?

– Demain, nous allons attaquer Berlin.

– Dans la journée ?

– Non, dans la nuit. Vous aurez votre avion.

Vous devrez atterrir au signal d'IXE-13.

– Bien.

– Je ne vous cache pas le danger.

– Nous le savons.

– Il a tant fait pour nous.

– Eh bien, soyez à l'heure demain.

– N'ayez crainte, Sir, nous serons à l'avance.

Et le lendemain, une forte escadrille se levait pour aller combattre l'Allemagne et ramener l'as des espions canadiens.

– Vous êtes prêts ?

– Oui.

IXE-13 avait revêtu de vieux habits que le bonhomme lui avait passés.

Tous les deux sortirent par la porte arrière.

Il y avait un camion dans la cour.

IXE-13 monta dans la boîte arrière et referma les portes sur lui.

Le bonhomme s'installa au volant.

Il était près de minuit.

Le camion roula pendant une dizaine de minutes.

Puis soudain, il stoppa.

– Venez, dit l'homme.

Le camion était arrêté dans un endroit bas.

De la route, personne ne pouvait le voir.

Les deux hommes se dirigèrent vers le centre du champ.

L'ami d'IXE-13 expliqua :

– Je reste avec vous, si quelque chose ne va pas, je pourrai vous ramener.

– Très bien.

Le bonhomme tenait dans ses mains une énorme lumière de poche.

C'était pour faire les signaux.

Ils attendirent.

Enfin vers une heure du matin, ils entendirent le bruit des moteurs d'avions.

Les sirènes de la ville résonnèrent.

– Ça y est, ce sont eux.

IXE-13 attendit.

Les avions approchaient.

Soudain les bombes se mirent à tomber sur Berlin.

Alors IXE-13 alluma sa lampe.

Vivement il envoya un S.O.S.

Puis il attendit à nouveau.

Deux minutes plus tard, il envoyait le même message.

Il le répéta trois fois.

Alors l'espion aperçut un avion qui volait plus bas que les autres.

IXE-13 alluma carrément sa lampe.

L'avion baissait.

Soudain ses roues touchèrent terre.

IXE-13 prit la main du bonhomme :

– Merci.

– Bonne chance.

– Vous aussi.

Il s'élança vers l'avion qui venait de stopper.

Un homme était descendu.

Comme l'espion approchait, le pilote cria :

– Patron !

IXE-13 fut tout saisi.

– Marius !

– Mais oui, et Gisèle est à l'intérieur.

– Quoi ?

– Vite, montez !

– Bien.

Il était temps.

L'avion venait à peine de se lever que les chasseurs allemands se mettaient à l'œuvre.

IXE-13 commanda :

– Reste au volant Marius, je prends les

mitrailleuses.

Et IXE-13 se lança dans la bataille.

Il abattit deux avions.

Marius criait :

– Bravo patron !

Soudain IXE-13 aperçut les avions alliés qui semblaient s'en retourner.

– C'est fini, dit-il.

Des chasseurs allemands les pourchassèrent jusqu'à la frontière.

Mais ils n'osèrent s'aventurer plus loin.

C'est là qu'enfin IXE-13 put se tourner vers sa fiancée.

– Gisèle !

– Jean !

– Mais comment se fait-il ?

– C'est Sir George qui a bien voulu nous envoyer.

Gisèle expliqua :

– J'ai été bien inquiète.



– Vrai ?

– Il y a longtemps que j'étais sans nouvelle de toi.

– Tu as raison. Moi aussi, j'étais inquiet.

– Et ta mission ?

IXE-13 mit le doigt sur ses lèvres :

– Chut... il ne faut pas en parler.

– Excuse-moi.

On était au-dessus de la Manche.

Marius était toujours au volant.

– Tu es fatigué, Marius ?

– Non, peuchère, et j'aime ça. Je n'en conduis pas assez souvent.

Enfin, ils arrivèrent en Angleterre.

IXE-13 ne pouvait le croire.

Après avoir passé si près de la mort, il se trouvait maintenant en terre amie.

IXE-13 se dirigea immédiatement vers le bureau de l'armée.

Il fallait se rapporter.

Sir George était resté aux aguets.

Il avait hâte d'avoir des nouvelles de son meilleur espion.

Lorsqu'il vit atterrir les espions, il était très nerveux.

– Si les Allemands l'avaient surpris.

Mais il savait aussi qu'IXE-13 n'était pas un homme à se faire surprendre.

Un soldat accourut :

– Sir George !

– Oui.

– L'expédition a bien marché.

– L'homme est revenu ?

– Oui.

– Je veux le voir à mon bureau.

Et quelques secondes plus tard, IXE-13 entra dans le bureau du grand chef.

Ce dernier lui serra la main.

– IXE-13, j'avoue que j'ai eu peur. Nous sommes restés si longtemps sans avoir de vos

nouvelles.

– Je sais, Sir.

– Et votre mission, vous l'avez réussie ?

– Oui et non.

– Comment cela ?

– L'invention du père Flanko ne pourra être utilisée par personne. Plus que ça, le père Flanko ne pourra jamais plus rien inventer.

– Comment cela ?

– Il est mort !

Et IXE-13 raconta en détail ce qui s'était passé.

Sir George lui dit :

– IXE-13, je tiens à vous féliciter. Vous avez très bien agi, mais pour le moment, c'est du repos qu'il vous faut. Vous viendrez me revoir.

L'espion comprit ce que cela voulait dire.

On allait lui confier une nouvelle mission.

Mais quelle mission ?

Ne manquez pas les prochaines aventures de l'as des espions canadiens, IXE-13.



Cet ouvrage est le 267<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.